

À PROPOS DE *POISON PERDU*

MIRBEAU, RIMBAUD, NOUVEAU ET FORAIN

Dans le troisième numéro des *Cahiers Octave Mirbeau*, Jean-Paul Goujon nous a donné un article fort érudit sur le poème *Poison perdu*, un temps attribué à Rimbaud ou à Germain Nouveau, et dont la première version connue a paru dans *Le Gaulois* du 15 mars 1882, sous le pseudonyme de Gardéniac. Si l'"énigme" de ce pseudonyme a bien été "résolue" par mes soins - Gardéniac n'est autre que Mirbeau, et "Rose et gris", le *Petit poème parisien*, où est cité *Poison perdu*, a été publié, avec dix-sept autres, aux éditions À l'Écart en 1994 - , reste une autre énigme : "Comment Mirbeau put-il avoir connaissance - ou copie ? - de *Poison perdu* ? Car enfin Mirbeau ne semble avoir jamais rencontré Nouveau." Et Jean-Paul Goujon d'échafauder un certain nombre d'hypothèses. Mais, quelques semaines à peine avant la publication de son étude, il a reçu communication d'un article de Claude Zissmann, paru en 1987 dans *Parade sauvage*¹ et qui, selon lui, "vient infirmer [ses] conclusions". Dans un encart ajouté *in extremis*, il renvoyait donc, avec une louable honnêteté intellectuelle, à l'article de Zissmann, intitulé "Pointes fines et sac d'embrouilles : *Poison perdu*", bien qu'il ne le suive pas dans toutes ses hypothèses.

Dans son étude, Claude Zissmann développait trois thèses principales :

- Tout d'abord, "Rose et gris" serait l'oeuvre de Germain Nouveau, ainsi que les vingt-sept autres *Petits poèmes parisiens* signés du pseudonyme de Gardéniac. Après avoir lu notre édition de ces *Petits poèmes parisiens*, Claude Zissmann en reconnaît volontiers la paternité à Mirbeau pour vingt-sept d'entre eux, mais maintient l'attribution de "Rose et gris" à Nouveau - ce qui laisse entière l'"énigme" soulevée par Jean-Paul Goujon. Il se fonde pour cela sur un "déchiffrement référentiel" du *Petit poème* signé Gardéniac et qui, selon lui, "permet d'identifier le locuteur de la chronique, Germain Nouveau, qui s'avère y évoquer de façon fumiste une sorte de pèlerinage commémoratif" à la maison de Nina de Callias, maîtresse de Charles Cros, alors hospitalisée dans une maison de santé psychiatrique, et dont Nouveau avait, "plusieurs années durant", fréquenté le salon, rue des Moines, aux Batignolles (p. 46).

- Ensuite, *Poison perdu*, poème cité par le narrateur de la chronique et attribué à "un poète inconnu", daterait de 1874 et serait l'oeuvre commune de Rimbaud et de Nouveau. Claude Zissmann attribue les quatrains, "parodie ambiguë, mi-blague, mi-satire", de Charles Cros, au premier, qui "avait quelques raisons d'en vouloir à l'amant de Nina" ; et les tercets "fumistes" au second, qui y aurait parodié "l'esthétique de l'auteur des quatrains" (p. 47).

- Enfin, Claude Zissmann "induit" de l'"analogie entre les circonstances de composition de "Rose et gris" et celles de *Poison perdu*" que "les auteurs de ce sonnet allèrent un jour, pendant qu'ils séjournaient à Londres [en 1874] contempler les fenêtres d'une maison où avaient logé Verlaine et Rimbaud, qu'ils y virent se balancer sur la façade un écriteau : À louer, et qu'ils en profitèrent pour demander à visiter une des chambres qui avait abrité quelques mois auparavant les amours du 'drôle de ménage'" (p. 48). Sur la base de cette hypothèse biographique, que d'aucuns jugeront bien hasardeuse, Claude Zissmann donne de *Poison perdu* un "déchiffrement" extrêmement subtil : derrière une apparence anodine, ce poème "fumiste" et "polysémique" cacherait une multitude d'allusions aux relations sodomitiques passées entre Rimbaud, Verlaine et Nouveau (pp. 48-51).

N'étant ni "rimbaldologue", ni "nouveaulogue", je me garderai bien de prendre parti dans le débat qui oppose les spécialistes, tant sur l'attribution de *Poison perdu*² que sur l'interprétation à en

1 Dans les Actes d'un colloque sur *Rimbaud ou "la liberté libre"*, pp. 45-55.

2 Non convaincu par les arguments formels de Claude Zissmann, Steve Murphy, par exemple, continue d'attribuer à Rimbaud seul la paternité de *Poison perdu*. Pour sa part, Walzer, dans son édition de Nouveau à la Pléiade, ne voyait "rien, dans la critique externe", et quasiment rien "dans

donner. Je me contenterai de noter qu'une des hypothèses de Zissmann pourrait bien être infirmée. Il écrit en effet : "*Il est à présumer que les quatrains, dans le manuscrit, sont de la main de Rimbaud, les tercets, de celle de Nouveau, qui dut emporter ce manuscrit, lorsqu'il se sépara de son compagnon vers le milieu de 1874, et le donner à Verlaine, lorsqu'il fit sa connaissance en mai 1875 à Londres*" (p. 50). Or, selon Steve Murphy, ledit manuscrit de *Poison perdu*, dorénavant conservé à la bibliothèque de Charleville, serait en réalité tout entier de la main du peintre et caricaturiste Jean-Louis Forain ³.

Si cette hypothèse se trouvait confirmée par une analyse graphologique, alors du même coup se trouverait résolue "*l'énigme*" soulevée par Jean-Paul Goujon : Jean-Louis Forain, que Mirbeau fréquente beaucoup à cette époque ⁴, apparaît comme le chaînon manquant entre Mirbeau et Rimbaud, d'une part, Mirbeau et Nouveau, de l'autre. Si l'on en croit Claude Zissmann ⁵, c'est Forain qui aurait présenté Rimbaud à Nouveau. Ce n'est certes là qu'une hypothèse plausible. Mais ce qui est sûr, c'est que, d'une part, Rimbaud, qui fréquentait Forain depuis l'hiver 1871, lui a remis une liasse de ses poèmes, parmi lesquels *Les Soeurs de charité*, et que Nouveau a visiblement été influencé par plusieurs d'entre eux, que Forain n'a pas dû manquer de lui donner à lire ⁶.

Dans "*Rose et gris*", le poème cité, sans titre, par le narrateur est attribué à "*un poète inconnu*", dont les "*vers douloureux*" font écho à sa propre nostalgie. Or il est frappant de retrouver cette même formule sous la signature de Mirbeau, un an plus tard, à propos précisément de Rimbaud, dont il cite, en les tronquant, deux vers des *Soeurs de charité* : "*Un poète inconnu, et qui avait du génie pourtant, le pauvre Rimbaud, a poussé un jour ce grand cri de souffrance chrétienne : 'O femme, monceau d'entrailles, pitié douce, tu n'es jamais la soeur de charité'*" ⁷. "*Vers douloureux*" et "*grand cri de souffrance*", d'une part, deux mentions d'un "*poète inconnu*" en dépit de son "*génie*" - génie proclamé en 1883, simplement impliqué en 1882 - à un an d'intervalle, d'autre part, voilà qui ne peut manquer d'inciter à tirer une double conclusion : l'auteur de "*Rose et gris*" est certainement le même que celui de la chronique intitulée "*Les Soeurs de charité*" ; et l'auteur de *Poison perdu* est aux yeux de Mirbeau le même que celui du poème *Les Soeurs de charité* : Arthur Rimbaud lui-même. Selon toute vraisemblance, c'est Jean-Louis Forain, possesseur du manuscrit des *Soeurs de charité* et copiste probable - sinon certain - de *Poison perdu*, qui les lui aurait fait lire, à une époque où les deux poèmes sont inédits et inconnus ⁸.

Ce mystère une fois éclairci, reste à régler le problème des relations entre Mirbeau et Nouveau, que rien n'atteste, mais qui sont tout à fait plausibles, même si Mirbeau n'a pas eu besoin de lui pour prendre connaissance de *Poison perdu*. On peut légitimement supposer qu'ils se sont

la critique interne", qui permette d'attribuer le poème à Germain Nouveau (*op. cit.*, p. 430).

3 Renseignement transmis par Jean-Paul Goujon, que je remercie vivement de m'avoir fait profiter de son inlassable érudition.

4 J'ai publié dans le premier volume de sa *Correspondance générale* une lettre de Mirbeau à Forain datant de décembre 1880 et révélant une grande intimité. Malheureusement les lettres de cette époque, où Mirbeau est encore peu connu, sont rares, ce qui laisse subsister bien des zones d'ombre.

5 Claude Zissmann, "Un Brelan de maudits", dans *Parade sauvage*, n° 11, décembre 1994, p. 126.

6 Je renvoie à l'analyse de Claude Zissmann, *ibidem*, p. 127. Dans un autre article sur "Rimbaud décadent" (Actes du colloque Rimbaud d'Aix-en-Provence, Champion, 1994, pp. 162 sq.), Claude Zissmann signale également que Forain a sans doute communiqué à Félicien Champsaur deux strophes de *Chercheuses de poux* que celui-ci cite dans son roman à clefs, *Dinah Samuel*, paru en avril 1882, soit peu après "*Rose et gris*". Or Mirbeau est alors en relations avec Champsaur, présomption supplémentaire en faveur de l'hypothèse Forain comme chaînon manquant entre Rimbaud et Mirbeau.

7 Octave Mirbeau, "Les Soeurs de charité", *Le Gaulois*, 9 mars 1883. J'ai signalé cette évocation de Rimbaud dans la note 20 de l'article de Jean-Paul Goujon (*loc. cit.*).

8 *Poison perdu* ne sera publié qu'en 1888 (dans *La Cravache* du 27 octobre) et *Les Soeurs de charité* qu'en 1906 (dans *La Revue littéraire de Paris et de Champagne*)...

connus par l'intermédiaire de Forain d'abord, et qu'ils se sont ensuite rencontrés au *Gaulois*, auquel Mirbeau collabore depuis l'automne 1879 et où Nouveau commence à publier le 10 novembre 1882. Peut-être même est-ce à l'entregent de Mirbeau, influent auprès d'Arthur Meyer, que Nouveau a réussi à faire son entrée dans un journal mondain assez peu propice, *a priori*, à son style de vie et à son inspiration : notre "*imprécateur au coeur fidèle*" est coutumier de ce genre de service. Dès lors, il n'est pas inconcevable qu'au moment de la parution de "Rose et gris" les deux écrivains se soient fréquentés, et même qu'ils aient collaboré à une mystification - si mystification il y a. On ne saurait donc exclure l'hypothèse de Claude Zissmann⁹ selon laquelle il y aurait eu entre eux des emprunts intertextuels et des analogies fumistes.

Mais je ne partage pas pour autant sa conclusion : l'attribution de "Rose et gris" à Nouveau seul. Pour toutes sortes de raisons :

- Il serait bien surprenant, tout d'abord, que, dans ces vingt-huit *Petits poèmes parisiens* publiés sous un même pseudonyme et qui constituent un ensemble cohérent, il y en eût un qui fit exception à la règle. Cette règle est confirmée par le fait que, lorsqu'un autre chroniqueur du *Gaulois* a voulu pratiquer à son tour le genre de son confrère Gardéniac et a utilisé le même titre générique pour publier une chronique intitulée "Le Marteau", le 15 août 1882, il l'a signée Robert Delorme pour éviter toute confusion.

- D'autre part, Mirbeau a déjà publié, sous le titre "Rose et gris", une chronique mélancolique, parue le 14 juin 1880 dans *Le Gaulois* et signée Tout-Paris, dans le cadre de sa rubrique "La Journée parisienne"¹⁰.

- Et puis, il n'y a rien qui différencie le deuxième "Rose et gris" des autres *Petits poèmes parisiens*, tant dans l'inspiration que dans le style. Des expressions telles que "*vers douloureux*", l'emploi de "*colère*" comme adjectif ("*leurs poils colères*"), les points de suspension initiaux (que l'on retrouve dans "Courrier du matin" et dans "Bal d'anges") et le caractère impressionniste de la description du boulevard Malesherbes, apparaissent au contraire comme caractéristiques de l'écriture mirbellienne. Quant aux thèmes traités, ils sont tout à fait conformes à ceux que l'on retrouve dans tous ses textes du début des années 1880, qu'ils aient été publiés sous son nom (*Paris déshabillé*, 1880, chroniques du *Gaulois*, du *Figaro* et de *La France*, entre 1880 et 1885, et *Le Calvaire*, 1886) ou sous divers pseudonymes (*La Journée parisienne*, *Petits poèmes parisiens*, *Chroniques du Diable*). Notamment, nombre de ses chroniques de *La Journée parisienne* opposaient déjà la mélancolie et la nostalgie du locuteur solitaire et l'agitation de ses contemporains en quête d'un plaisir mortifère et d'un bonheur illusoire¹¹. La vision du monde est bien la même.

- Bien que je répugne à trouver systématiquement des référents biographiques à une oeuvre littéraire qui ne saurait jamais se réduire aux épisodes de la vie de l'écrivain qui l'ont suscitée, force m'est de reconnaître que rien, dans le contenu de "Rose et gris" n'exclut la paternité de Mirbeau, bien au contraire. Ainsi, il connaît fort bien le quartier du boulevard Malesherbes, où il situera, en 1884, l'hôtel particulier de Le Vassart, dans son roman "nègre" *La Belle Madame Le Vassart*, et près duquel habite sa maîtresse Judith Vimmer, la Juliette du *Calvaire* (elle loge à deux pas, rue de Prony) ; et on pourrait même se demander si la nostalgique évocation du "*blond et de la brune*" de *Poison perdu* n'éveille pas en sa mémoire des échos de la liaison dévastatrice que notre héros à la chevelure "*raphaélesque*"¹² avec la brune Judith. Dans la dernière de ses *Lettres de ma chaumière*,

9 Cf. l'article suivant.

10 Il est d'ailleurs coutumier de ces reprises de titres. Ainsi, il existe deux "Amour et pistolet", deux "Yom Kippour" et deux "Pauvres potaches".

11 "*Il semble que les gens qu'on coudoie sont heureux de vivre*", écrit le locuteur : il ne s'agit bien que d'une apparence, suggérée par sa propre nostalgie. Sur l'analyse baudelairienne que Mirbeau fait du plaisir, voir notamment "Le Bal des canotiers" (*Petits poèmes parisiens*, pp. 85-87) et son article "Le Plaisir" dans *Le Gaulois* du 16 février 1885.

12 Cf. *Lettres à Alfred Bansard des Bois*, Éd. du Limon, Montpellier, 1989, p. 117 (lettre du 28 mars 1868).

qui paraîtront en novembre 1885, il racontera le suicide du "*petit Henri*"¹³ qui n'a pas supporté la trahison de la femme aimée, "*petite Jeanne*" à la "*noire et odorante nuque*", qui s'est lavée de toutes ses "*souillures*" dans "*l'or lustral*"¹⁴. Ces rapprochements ne prouvent évidemment rien ; mais ils permettent de comprendre que Mirbeau ait pu être sensibilisé au contenu apparent du poème qu'il se remémore "*aux heures des désirs de mort*" - désirs récurrents tout au long de ses quatre années de "calvaire"¹⁵.

- Par ailleurs, il ressort nettement de "Rose et gris" que le locuteur, auteur de la chronique, et le "*poète inconnu*", auteur des "*vers douloureux*" que se remémore le promeneur, sont deux personnes bien distinctes. Que *Poison perdu* soit de Rimbaud ou de Nouveau, aucun des deux ne saurait pour autant se voir automatiquement attribuer la paternité d'un texte où le poème est simplement cité pour illustrer ce que ressent le narrateur. Certes, on peut toujours imaginer que l'auteur de la chronique se cite lui-même, mais rien, dans la lettre du texte, ne permet de fonder cette hypothèse.

- Enfin, l'hypothèse émise par Claude Zissmann à propos des contenus référentiels des quatre *Petits poèmes parisiens* qui retiennent son attention - "Rose et gris", "Courrier du matin", "Exil volontaire" et "Deux paysages" - me paraît bien inutilement compliquée : si "*emprunts intertextuels*" il y a entre les deux premiers, l'unicité de leur auteur ne les explique-t-elle pas le plus simplement du monde ? Quant à la connaissance que Mirbeau aurait pu avoir des "Notes parisiennes" de Nouveau, dans lesquelles Claude Zissmann voit "*l'hypotexte générateur*" de "Deux paysages" - ce qui est tout à fait plausible - , elle ne prouverait pas pour autant que Nouveau soit l'auteur de "Rose et gris". Elle serait simplement un indice supplémentaire que les deux écrivains se fréquentent à cette époque.

Reste que l'attribution de "Rose et gris" à Mirbeau ne saurait exclure - et en cela je rejoins Claude Zissmann - l'hypothèse d'un jeu littéraire auquel Germain Nouveau aurait pu être associé. Si son interprétation de *Poison perdu* par un référent générateur autobiographique d'ordre homosexuel est fondée - et, pour ma part, n'étant pas compétent pour en juger, je n'y fais aucune objection *a priori* - , il est concevable que Nouveau en ait informé Mirbeau et que celui-ci cite le poème en toute connaissance de son sens caché. Dans cette hypothèse, il serait alors associé à une mystification du lectorat catholique et aristocratique du *Gaulois*, qui lirait au premier degré un texte rien moins qu'innocent. Ce genre de mystification n'aurait certainement pas gêné Mirbeau, grand amateur de ces fumisteries avec lesquelles on écrit l'histoire officielle. Ce qui m'empêche cependant de me rallier sans réserves à cette interprétation, c'est que Mirbeau, loin de traiter de l'homosexualité avec la jubilation qu'impliquent les référents relevés par Claude Zissmann, en a au contraire une vision horrifiée, probablement liée au traumatisme de son adolescence au collège de Vannes. Je reconnais toutefois que cette objection n'est pas décisive, puisque sa phobie de la pédérastie ne l'empêchera pas, en 1895, de faire partie des rares qui oseront prendre la défense d'Oscar Wilde, en faveur duquel il publiera deux grands articles du *Journal* en Premier-Paris. Reste qu'il n'est pas certain qu'il ait dès 1882 acquis cette capacité à distinguer l'homme et l'écrivain.

Pour pouvoir vérifier les différentes hypothèses émises par Claude Zissmann, Jean-Paul Goujon et moi, il conviendrait maintenant, d'une part, de réaliser l'analyse graphologique du manuscrit de *Poison perdu* conservé à Charleville, et, d'autre part, de s'appuyer sur les éléments d'information que l'on peut extraire de lettres encore inédites des protagonistes de cette affaire : Nouveau, Mirbeau et Forain. Appel est donc lancé aux érudits et aux collectionneurs !

13 Il est à noter qu'Henri est le troisième prénom de Mirbeau...

14 *Lettres de ma chaumière*, Laurent, 1885, pp. 430-432.

15 Deux de ses romans de l'époque se terminent par un suicide - *L'Écuyère* (1882) et *La Belle Madame Le Vassart* (1884) - et il consacre au suicide deux de ses chroniques signées de son nom (le 10 août 1885 dans *La France* et le 19 avril 1886 dans *Le Gaulois*). Pendant l'hiver 1884, à Audierne, il envisagera également le suicide dans une lettre à Paul Hervieu (recueillie dans notre édition de sa *Correspondance générale*, tome I).

Pierre MICHEL